

TRIBUNE DE GAUCHE

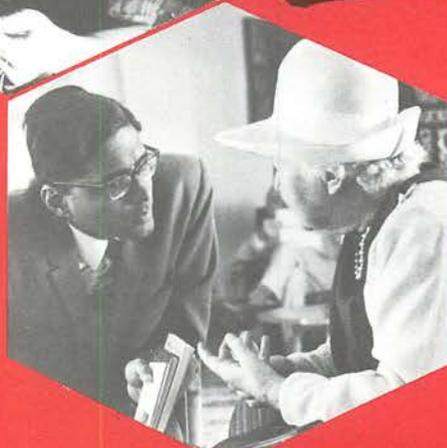
changer



N° 100



**Ecrits
d'hier**



**Vérités
pour demain**



**Abonnés
en Europe
qui n'avez pas
envoyé votre
liste de noms
pour la
campagne de
promotion
1980**

DELAÏ DE GRACE :

*Si votre liste nous
parvient le 10 février,
nous pourrons encore
la prendre en compte.*

Découpez la feuille
prévue à cet effet, page 14
du précédent numéro
(janvier 1980), et retournez-
la remplie à :

Belgique Changer
c/o M. Fernand Maton
123, rue Th.-Decuyper
Boîte 39
1200 Bruxelles

Suisse Changer
Case postale 3
1211 Genève 20

**France et
autres pays** Changer
68, Bld Flandrin
75116 Paris

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Ernile Dentan,
Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre,
Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne
Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau,
Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay,
Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Editions,
théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spéciali-
sées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 50 ; Suisse : Fr.s. 24. - .
Belgique : FB 380 ; Canada : \$ 12. - .
Autres pays par voie normale : FF 55 ou
Fr.s. 30. - . Pays d'outre-mer, par avion :
FF 65 ou Fr.s. 32. - . Prix spécial étudiants,
lycéens : FF 25 ; Fr.s. 15. - ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116
Paris), par chèque bancaire, ou au C.C.P.
32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De
Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057
81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement
Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tri-
bune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-
Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3250
francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par
voie maritime) à « Changer » (68, bd Flandrin, 75116
Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en
définitive que par la transformation des hommes.
Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un
dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir
les hommes de leurs préjugés et de leurs haines
jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les
relations internationales. Telle se présente l'action
sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs
décennies par des personnes animées par l'idéal
chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des
hommes de toutes croyances dans un respect
mutuel et en vue d'un combat commun pour un
avenir meilleur.*

Détente et fermeté

Nous trouvons-nous dans une situation analogue à celle de la fin des années trente, où les démocraties semblaient impuissantes devant les coups de force répétés du nazisme ? Le vote des Nations-Unies condamnant massivement ce que l'on appelle pudiquement l'intervention soviétique en Afghanistan marque sans aucun doute une prise de conscience salutaire, peut-être un tournant.

L'U.R.S.S. ne pensait certes pas que tant de pays du Tiers-Monde pouvaient ainsi l'assimiler à cet impérialisme qu'elle ne cesse de dénoncer elle-même, du moins en paroles.

La réprobation du monde est quasi générale. Même la France, qui tient à garder ouvertes les voies de la

détente, a qualifié l'attitude soviétique d'inacceptable.

L'U.R.S.S. est aujourd'hui isolée diplomatiquement et

Plus d'un mois après la signature, à Londres, de l'accord sur la Rhodésie, il y a lieu d'être satisfait de la tournure prise par les événements sur le terrain. A part quelques « bavures », les regroupements de guerilleros se sont bien passés, les chefs exilés du Front patriotique ont pu rentrer au pays pour participer à l'organisation des élections et des milliers de prisonniers ont été libérés.

se voit obligée de s'expliquer. Même si certaines mesures de rétorsion proposées par l'Amérique sont contestables, on est sans doute en train de s'apercevoir que les chances de la détente passent par la fermeté.

reconnue par tous.

Cette stabilisation, si elle se poursuit, ne manquera pas d'avoir des effets sur le reste de l'Afrique australe et sur la Namibie en particulier, où doivent également se tenir cette année des élections décisives.

Rendons hommage à tous ceux qui, à Salisbury ou à Londres, ont contribué en coulisses à créer et à maintenir le dialogue entre les parties concernées.

Souhaitons aussi que les populations de la région, durement éprouvées par les privations que cela a entraînées, en seront les premiers bénéficiaires.

Méridien

Avant les élections rhodésiennes

Tout va se jouer ce mois-ci avec la tenue des élections générales d'où devra sortir le gouvernement qui conduira l'ancienne Rhodésie, devenant alors officiellement le Zimbabwe, à une indépendance officielle et

N° 100

À TRAVERS CHAMPS

Un jour de plus

Avec sa haute taille, ses cent-quinze kilos et une jovialité truculente proportionnelle à sa masse, Félix est un homme heureux, comme son prénom le prévoyait. Pourtant, il avait commencé, à sa sortie de l'école, avec pour tout capital sa hache de bûcheron et une aversion déclarée pour les emprunts au Crédit Agricole. Cela ne l'a pas empêché de faire son chemin dans la vie puisqu'il exploite aujourd'hui une centaine d'hectares dans le fond du Morvan, avec un gros troupeau charolais.

Peut-être parce qu'il a réussi, peut-être parce que l'âge vient, peut-être parce que les bœufs se vendaient mal cet automne, son enthousiasme semble avoir un peu baissé et il m'écrivait avant les fêtes : « Encore une année de plus... et encore une de moins ! ».

C'est vrai ! On peut se demander chaque soir si les vingt-quatre heures écoulées sont à ajouter au passé ou à retrancher de notre avenir sur la terre. Mais c'est une question sans aucun intérêt...

Plus utile est de chercher patiemment, à l'aube de ce matin d'hiver glacé, comment faire de la journée qui commence un jour de plus pour ceux que notre cœur aime, un jour de plus pour Félix, un jour de plus pour l'espèce humaine en grand danger.

Philippe Schweisguth

Février 1980 marque pour notre revue une étape importante. C'est en effet le 100^e numéro que nous publions depuis que nous avons adopté la formule mensuelle en octobre 1971. Tout récemment, notre publication a modifié son titre et sa présentation. Elle s'efforce d'écrire pour tous les publics. Elle n'en reste pas moins fidèle à sa vocation première : travailler à la transformation de l'homme, pour qu'il devienne un ferment de la société à venir.

Nous espérons que dans les mois et les années qui viennent, grâce à nos abonnés d'aujourd'hui, la diffusion

de notre journal sera caractérisée par une nette expansion.

Nous n'oublions pas nos précurseurs : le *Courrier d'Information du Réarmement moral*, né en France en 1953, et surtout la *Tribune de Caux* bi-mensuelle, lancée en Suisse en 1964, dont nous avons conservé le titre pendant des années et sans laquelle notre mensuel actuel n'aurait sans doute pas vu le jour.

A l'occasion de ce 100^e numéro, nous tentons de marquer dans les pages qui suivent, par des extraits de textes publiés au cours de ces neuf dernières années, les idées-force dont notre revue se veut le support.

Lire pages 13 à 15, « Un rendez-vous quotidien » : des réponses aux questions que l'on se pose sur l'écoute intérieure.

Octobre 1971 – Février 1980 :
Coup d'œil sur cent numéros

Ecrits d'hier Vérités pour demain

En examinant l'ensemble des numéros parus depuis 1971, nous avons été frappés par la valeur prophétique d'un certain nombre de textes et de déclarations publiés au fil des mois dans nos colonnes.

A l'occasion de la sortie de notre centième numéro (soit mille six cent pages et sept millions de caractères typographiques !), nous proposons à nos lecteurs quelques passages qui nous paraissent tout aussi actuels, sinon davantage, que lors de leur parution. Ils donnent aussi une vision d'ensemble de ce qu'est et veut le Réarmement moral. Ils font enfin revivre certaines des grandes figures disparues qui ont marqué de leur personnalité les rencontres de Caux et l'action mondiale du Réarmement moral, comme Peter Howard, Maurice Mercier, Théophile Spoerri.

La Rédaction

Réussir l'an 2000

Maurice Mercier fut, de longues années durant, secrétaire général de la Fédération du textile Force-Ouvrière. Le Réarmement moral fut pour lui un stimulant et une grande source d'inspiration. Voici ce qu'il écrivait moins d'un an avant sa mort :

En l'homme, il y a des forces intérieures puissantes, permanentes, qui sont à même de le renouveler et de lui faire sentir ce qui est bien et ce qui est mal.

Ces forces existent partout. Elles donnent cette chaleur humaine, elles se transforment en sourire, en amour du prochain. L'Occident, et la France en particulier, ne sont pas démunis de cette arme de choc qui vaut tous les ordinateurs, toutes les machines, tous les investissements du monde. Le drame de notre époque, c'est que seule une minorité la

met en action. C'est pourquoi d'autres minorités parlent encore de révolution.

Il semble donc que nous arrivons à une croisée des chemins. Devant l'homme nouveau que Pékin a fabriqué avec les contraintes de la dialectique marxiste, l'Occident s'avérera-t-il capable de rendre opérantes à une large échelle, et dans la liberté, les forces qui n'animent aujourd'hui qu'une petite minorité ? Serons-nous en mesure de produire autre chose qu'un homme déshumanisé, c'est-à-dire un être dont le niveau de vie augmente sans cesse et qui se bat pour la civilisation... des gadgets ?

Les méthodes de production se sont considérablement améliorées. Certes, il reste encore de gros problèmes sur le plan de la répartition, mais les techniques actuelles devraient permettre d'en venir à

Un programme

Journaliste de renom, l'Anglais Peter Howard a mis toute sa passion et toute la vigueur de sa plume au service du Réarmement moral :

Nous autres Occidentaux avons déclenché deux guerres mondiales en une génération : nous avons créé les circonstances économiques qui ont donné naissance au fascisme, à l'hitlérisme, et qui ont semblé donner raison à Karl Marx : nous avons vu se développer et nous avons toléré sous nos yeux – et pas seulement dans les pays des autres – des injustices sociales et une misère terribles. Je ne peux pas concevoir comment, après tout cela, nous pourrions encore nous tourner vers d'autres peuples pour leur dire : « Vous êtes naturellement libres de faire ce que vous voulez, mais vous commettriez une grande erreur de ne pas faire comme nous ! ».

Je voudrais pouvoir offrir à l'humanité autre chose que le communisme. Enten-



bout. La grande bataille de l'avenir se livre donc sur le terrain de la qualité de l'homme. C'est pourquoi j'estime que toutes les forces qui prétendent contribuer au progrès, et en premier lieu le mouvement syndical, doivent maintenant repenser leurs motivations et leurs objectifs dans cette perspective. Ainsi seulement avons-nous une chance de réussir l'an 2000. Sans impératifs moraux, nous assisterons à une évolution purement matérielle, qui nous fera passer à côté du bonheur. Être révolutionnaire aujourd'hui, c'est donner à l'homme de solides raisons d'être.

(Décembre 1971)

révolutionnaire

dez-moi bien : mon propos n'est pas d'attaquer le communisme. Je constate que le communisme est un programme révolutionnaire pour le monde. Mais je crois pour ma part qu'il est trop restrictif pour pouvoir unir les communistes eux-mêmes et qu'il comporte trop de dangers pour pouvoir maintenir la paix. Toute idée fondée sur la haine et la violence et prêchant l'exclusion d'une classe ou d'une race est trop petite pour notre époque. Je voudrais un concept révolutionnaire assez vaste pour offrir à tous l'occasion d'y collaborer en partenaires égaux, assez puissant pour transformer les mobiles matérialistes qui ont engendré la situation actuelle.

Il n'y a que deux types d'hommes dans le monde d'aujourd'hui. Il y a ceux qui croient que nous ne sommes rien de plus que des animaux. Nous nous habillons peut-être différemment, concèdent-ils : nous nous tenons peut-être autrement : nous avons peut-être d'autres moyens de communication. Mais, croient-ils, il n'y a rien d'autre en l'être humain que des liquides, des composés chimiques, des graisses et des muscles que l'on peut faire fondre, mettre en bouteilles, étiqueter et classer. Ils pensent aussi que l'homme a inventé Dieu et qu'il a maintenant suffisamment de maturité pour le détruire.

Il y a d'autre part des gens, dont je suis, qui croient que Dieu a fait l'homme, et qu'il y a en chacun d'entre nous une étincelle d'éternel qui est indestructible et précieuse pour chacun, quelle que soit son origine ou sa race. Ce Dieu qui nous a faits peut nous diriger, nous changer, et nous

Fabriquons-nous des dictateurs ?

Je pense souvent aux hommes au pouvoir qui veulent défendre la liberté, aux décisions graves qu'ils ont à prendre. Quelles angoisses doivent-ils éprouver ! Se sentent-ils appuyés par des efforts constructifs, ou entourés de jugements partisans et de ces suspicions qui, comme les chauves-souris, ne prennent leur envol qu'au crépuscule ? Même si nous habitons le plus reculé des villages, notre manière d'être, les mots que nous disons, vous et moi, ont leur poids. Nous donnons selon ce que nous vivons. Bon gré, mal gré, nous contribuons tous à faire, ou défaire, le monde.

Comment évitons-nous qu'il y ait des prises de pouvoir dans notre propre cercle, comment nous attaquons-nous aux racines de la violence ? Cela fait partie de



transmettre Sa volonté pour l'humanité. Peu de gens en semblent aujourd'hui conscients. Mais à considérer les grands hommes et les grandes puissances qui conduisent le monde, on se dit qu'il ne serait pas mauvais de revenir à ces vérités. Cela apporterait quelque chose de nouveau. « Que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » : voilà un engagement bien plus révolutionnaire et radical que tout ce qui a pu être conçu par Karl Marx ou par la folie du fascisme. Si nous acceptons cet engagement comme objectif et thème de notre vie, nous pourrions modifier promptement le cours de l'Histoire moderne.

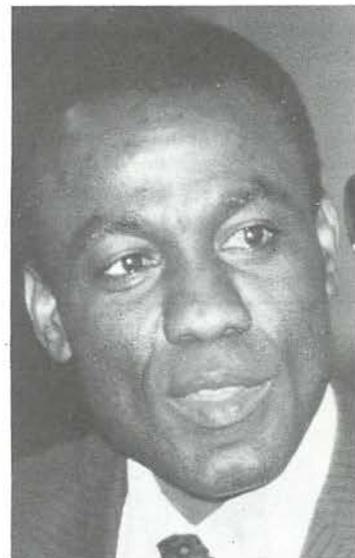
(mai 1971) Extraits d'une allocution prononcée à Londres en 1964

notre tâche dans le monde actuel. Si nous faisons de notre vie de famille un cadre bien capitonné pour nos enfants, ils

ressentiront en grandissant toute contrainte du monde extérieur comme une agression intolérable, et leur rébellion conduira à l'anarchie. Chacun agit selon ce qui se passe en lui. En apprenant à nos enfants, dès leur jeune âge, à dire s'il-te-plait, à remercier, à s'excuser, nous construisons leur caractère - une pierre de fondation de la démocratie.

Nous fabriquons des dictateurs, vous et moi, chaque fois que nous n'osons pas élever la voix, que nous n'écartons pas nos peurs, que nous ne recherchons et n'acceptons pas la vérité, chaque fois que nous refusons de nous excuser en famille et ailleurs ou, au contraire, de faire acte d'autorité si nécessaire, chaque fois que nous laissons la jalousie ou autre chose briser notre confiance les uns dans les autres.

Mme Peter Howard (juin 1978)



Conrad Hunte, vedette du monde du cricket, est convaincu que la société des hommes, à l'avenir, sera de plus en plus multiraciale et multiculturelle. C'est pour cela qu'il se consacre à la restauration des relations intercommunautaires en de nombreux points du monde.

Endiguer les torrents de la haine

Derrière les divisions sociales, économiques et politiques qui brisent les nations en elles-mêmes et entre elles, on peut apercevoir sept torrents de haine qui prennent leur source dans les profondeurs de l'histoire :

- la révolution industrielle qui, en définitive, a enrichi les riches et appauvri les pauvres ;
- le trafic des esclaves entre l'Afrique,

l'Europe et les Amériques, qui a creusé un fossé entre les races :

- le colonialisme et l'impérialisme, qui ont permis à certains de se comporter comme des dieux tandis qu'ils traitaient d'autres hommes comme des gueux ;
- l'humiliation que les nations occidentales ont fait subir à la Chine, notamment par les guerres de l'opium ;



- l'effondrement de la vie de famille, qui creuse le fossé entre générations :
- les divisions internes des croyants :
- l'élévation au rang de philosophies - de droite ou de gauche - de la tendance innée de l'homme à évacuer Dieu.

Il s'agit de capter ces torrents, de transformer leurs eaux bouillonnantes en une source d'énergie et de lumière. C'est cette lumière qui fera apparaître le besoin de repentance chez ceux qui font souffrir les autres et le besoin de pardon chez ceux qui souffrent.

Parmi nos économistes, nos hommes politiques, nos éducateurs, nos hommes de science, certains doivent comprendre la nature de ces torrents et ce qu'il faut

mettre en œuvre pour les endiguer.

De tels hommes, libres d'eux-mêmes et totalement consacrés à Dieu, seront pour le monde des forces d'attraction. Rien ne les arrêtera. Ils seront les explorateurs du monde nouveau que Dieu prépare pour nous. (Janvier 1979)

Dans l'enchaînement des événements historiques, deux facteurs jouent un rôle considérable : ceux d'entre nous qui avons souffert sauront-ils changer et pardonner ? Et ceux qui nous ont fait souffrir sauront-ils se repentir ? Si oui, la réconciliation est possible. Car on a besoin et du pardon et du repentir, qui permettent de tourner le dos au passé et de construire un avenir nouveau. (Mai 1977)

Regard neuf sur

En Afrique du Sud et dans de nombreuses autres parties du monde, l'Afrikander George Daneel et le docteur William Nkomo, un des fondateurs du Congrès national africain, ont été les porte-parole d'une voie nouvelle pour leur pays. Voici un extrait d'une interview qu'ils ont accordée en commun à la Tribune de Caux :

George Daneel : Pour nous, chrétiens, il devrait être normal de nous interroger sur ce que Dieu pourrait désirer de notre

Un accélérateur

Dans une série d'articles sur les critères moraux absolus proposés par le Réarmement moral, Claire Evans-Weiss, auteur du Défi Féminin, avait traité de la pureté :

La presse, le cinéma, la publicité, nous inondent du « contraire » de la pureté. Mais de la pureté elle-même, où s'informer ? Dans les écoles, dans bien des familles, jusque dans les publications religieuses, on dirait qu'elle laisse indiffé-

rent. C'est son opposé qui fascine.

Voilà d'ailleurs l'un des paradoxes du « modernisme » qui prétend avoir renversé les tabous, mais n'a fait que les déplacer. Etalez sexualité, perversion, grossièreté, vous n'étonnez plus personne. Mais parlez haut et clair en faveur de la pureté, on se voilera la face - à moins qu'on ne crie au fascisme moral. La liberté a bon dos.

Des quatre critères moraux, assez curieusement, la pureté est à la fois le plus

étranger à la pensée laïque et le plus controversé dans les milieux religieux. Très tôt dans sa vie de révolutionnaire, Frank Buchman a découvert qu'il était la source à la fois des transformations les plus remarquables dans le cœur des hommes, et des haines les plus venimeuses de la part de ceux qui le refusaient.

La pureté est un accélérateur, non un frein. Elle cesse d'être répressive ou illusoire lorsque nous jetons toutes les forces de notre cœur dans la tâche de refaire le monde, c'est-à-dire refaire la société humaine en refaisant les hommes.

(Septembre 1973)



Les avatars des relations franco-britanniques vus par notre caricaturiste, le Norvégien Einar Engebretsen (décembre 1971).



l'Afrique du Sud

pays, même s'il est difficile de nous mettre à Sa place ! Cependant, dans la Bible, il est précisé qu'il ne « fait aucune acception de personne », et que devant Lui tous les hommes sont égaux. J'aspire de tout mon cœur au jour où, en Afrique du Sud, les hommes cesseront d'être jugés d'après la couleur de leur peau, où cessera toute discrimination raciale, où chaque homme devra faire ses preuves d'après sa force de caractère et sa valeur personnelle. Par ailleurs, il est essentiel que les Africains puissent décider de leur propre sort. Nous sommes trop enclins à décider nous-mêmes ce qui conviendrait le mieux aux Noirs et aux gens d'autres races. On les consulte de temps à autre, mais c'est nous qui décidons en dernier ressort.

Des résolutions passées par les Nations Unies, des boycottages ou des sanctions économiques sont à mon avis sans effet dans la vie de notre peuple et ne produiront jamais une transformation spirituelle et morale. Si j'en juge par ma propre expérience, des condamnations venant de l'extérieur ne peuvent que durcir et fermer les cœurs.

Quand Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, est venu chez nous, il était parfaitement conscient des problèmes du pays. Cependant, jamais il ne critiqua qui que ce soit. Partout où il se rendait, des hommes mettaient leur vie en ordre : leur attitude vis-à-vis des Africains changeait aussi. Je pourrais vous citer de nombreux



cas, à commencer par le mien. Ayant grandi dans une famille aux solides traditions chrétiennes, j'avais appris tout petit que les Blancs étaient une race à part. Jamais je ne vis mes parents serrer la main d'un Noir ou d'un Métis. Les fossés qui nous séparent sont souvent le résultat de l'arrogance. J'ai dû demander pardon, apprendre à connaître les Africains, à travailler avec eux, à devenir leur ami. C'est l'une des expériences les plus enrichissantes de ma vie.

Dr Nkomo : Je ne tiens pas pour inutiles les débats à l'O.N.U. où l'Afrique du Sud est désapprouvée. Mais je préfère les avis critiques de pays qui cherchent à nous comprendre et à nous faire avancer à partir du point où nous sommes.

Quelle que soit la valeur des protesta-

tions de l'étranger, il dépendra des Sud-Africains eux-mêmes de faire face ensemble à leurs problèmes, et de demander à Dieu quelle en est l'issue. Le recours à la violence comme moyen de pression ne débouche pas sur des solutions durables. J'y ai renoncé. A vues humaines, les solutions qui émanent du dialogue et du changement sont plus lentes à s'imposer. Mais elles sont plus justes. Chaque jour, je prie pour les Blancs de mon pays, pour qu'ils s'élèvent moralement au niveau des besoins de l'Afrique, pour qu'ils apprennent à vivre en paix avec tout le monde, qu'ils cherchent leur sagesse en Dieu, et qu'ils découvrent les trésors de Sa grâce. C'est ma prière pour les Blancs, mon espoir pour l'Afrique du Sud, et aussi ma raison d'être à Caux.

(Octobre 1971)

Le silence et l'action

L'universitaire suisse Théophile Spoerri évaluait ainsi la portée de l'enseignement de Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral :

Dans la formule « dynamique du silence », la relation entre les deux termes est essentielle. L'un part de l'autre. Chaque homme a un peu des deux en lui, un peu de « silence » et un peu de « dynamique ». Mais la plupart du temps, ils ne font que se

côtoyer. On a ses moments de silence, de réflexion, de descente en soi. Puis survient le quotidien et c'en est fait du silence. La dynamique, bruyante et pressée, reprend le dessus. L'homme lui-même devient alors la proie du bruit et des pressions.

Le secret de Frank Buchman consistait à maintenir le lien intérieur entre les deux éléments. Car la dynamique qui naît du silence est toute différente. Elle est comme



la graine qui germe en silence, et qui donnera naissance au fruit. (...) Il faut évidemment que soit auparavant reconnu et mis en ordre tout ce qui peut naître à cet épanouissement. C'est alors que ce pragmatique qu'était Frank Buchman recommande que l'on mesure sa vie aux critères absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour.

L'absolu, c'est comme l'étoile polaire — on ne l'atteint jamais, mais elle permet depuis des siècles aux navigateurs de faire le point et de déterminer la route à suivre. La lumière de l'absolu nous aide à voir où notre croissance s'arrête et quel pas libérateur il nous faut franchir. Alors se met en mouvement la dynamique du silence et personne ne sait où cela va aboutir.

Ce sont les générations suivantes qui seront à même de mesurer la portée du service que Frank Buchman nous a rendu en nous fournissant ce levier tout simple : l'écoute de la voix intérieure, l'ajustement d'une vie à des critères absolus. La formation d'équipes militantes dont l'action se situe à un niveau mondial. Ce que les théologiens, les philosophes, les médecins, les sociologues ont essayé d'exprimer en termes complexes, il l'a mis à notre disposition d'une telle façon que l'intellec-



tuel comme l'homme de la rue peut, grâce à ces recommandations toutes pratiques, faire la plus grande découverte de sa vie et faire jaillir l'exceptionnel à partir du quotidien de la vie. Frank Buchman a pour ainsi dire mis le doigt sur le déclic de l'âme, sur l'endroit précis où la force

intérieure se convertit en action extérieure.

Le secret est simple : le moment où la force intérieure se transforme en action extérieure est aussi le moment où Dieu entre dans la vie de l'homme. devient réel. (Août 1972)

Les racines de la démocratie

Kim Beazley, homme politique australien, ancien ministre :

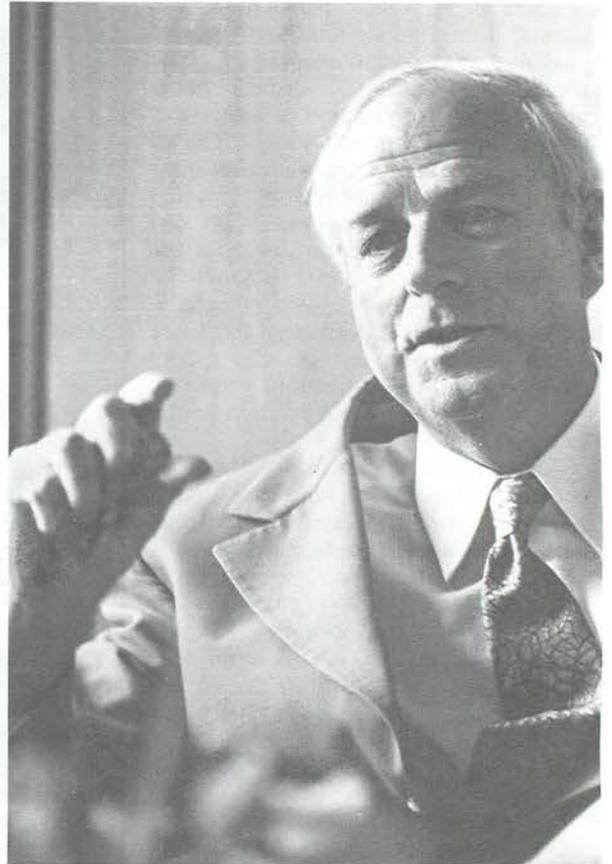
Il n'est pas de progrès social sans affinement des consciences. Il n'est pas de progrès social sans recours à l'intelligence en vue d'affiner les consciences. Il n'est pas de progrès social sans que soit rehaussé le sens des valeurs dans le comportement des hommes.

L'abolition du travail des enfants, de l'esclavage, de l'emprisonnement sans jugement, de la torture, en un mot de tout ce qui nuit au développement de la charité et du sens des responsabilités, voilà des actions qui revalorisent le comportement des hommes. Historiquement, ce sont ces actions qui conduisent à la formation d'une société démocratique.

En dehors des périodes électorales, c'est par la qualité de leur pensée que les citoyens peuvent, en restant vigilants, exercer un contrôle sur les affaires de la communauté et aiguillonner l'action de leurs représentants parlementaires.

On a dit de la démocratie qu'elle était « un système de gouvernement selon lequel les membres de la communauté participent, ou du moins ont le droit de participer, directement ou indirectement, aux décisions qui les concernent tous ». Si telle est la définition de la démocratie, et pour que soit possible une telle forme de gouvernement par les gouvernés (*self-government*), il faut alors chez les citoyens un degré élevé de maîtrise de soi (*self-government*).

Maîtrise de soi chez un individu signifie savoir gouverner sa propre vie et n'être dirigé, contrôlé, ni dominé par qui que ce soit ou quoi que ce soit. Un alcoolique, un drogué, un obsédé n'est pas maître de lui-même. A celui qui objectera que nul homme ne peut se gouverner entièrement,



il faut répondre que les facultés supérieures d'un être, et en particulier la possibilité qu'il a de se critiquer lui-même, peuvent prendre le pas sur ses facultés inférieures, la convoitise ou l'agressivité par exemple.

La démocratie est menacée par ceux qui en veulent les fruits — la dignité dans la vie sociale — mais non les racines : la tolérance et le contrôle de soi. C'est une forme de gouvernement dont le sort dépend des gouvernés. La lutte pour le progrès de la démocratie, c'est-à-dire pour le progrès de la dignité humaine, a toujours impliqué la lutte pour affiner et éclairer la conscience de la société.

Dans ce combat-là, le succès n'est pas garanti. L'échec, c'est-à-dire la mort de la conscience, conduit au désastre.

(Juin 1978)

Après les élections indiennes

La victoire de l'ancien premier ministre, Mme Indira Gandhi, et de son parti, le *Congrès (I)* aux élections législatives indiennes, a dépassé par son ampleur toutes les prévisions. Le retour à la tête du gouvernement de la fille de Nehru qui, en 1975, huit ans après être arrivée aux commandes, avait décrété l'état d'urgence et exercé un pouvoir quasi dictatorial, pose de nombreux problèmes. D'une part, parce que, en 1977, un vote massif du peuple indien avait désavoué celle que Patrick Wajzman, du *Figaro*, qualifiait récemment de « colombe aux ailes d'acier » et dont il rappelait qu'elle avait emprisonné sans jugement 200 000 opposants, muselé la presse, pratiqué le népotisme, muté ou cassé des magistrats intègres, autorisé de cruelles campagnes de stérilisation. D'autre part, à cause des bouleversements majeurs qui se produisent en ce moment chez plusieurs des autres nations d'Asie centrale : l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan.

Une situation exacerbée

Dans l'hebdomadaire *Himmat*, au lendemain du scrutin, Kalpana Sharma, rédactrice en chef, rappelle que Mme Gandhi s'est mise en campagne dès 1978, bien avant que le parti *Janata*, pourtant au pouvoir, ait arrêté son programme et sa stratégie, et qu'elle a su, dès le début, profiter des dissensions qui divisaient la majorité.

« Si les élections avaient eu lieu même deux mois plus tôt, écrit Mlle Sharma, sa victoire n'aurait peut-être pas été aussi éclatante. Mais la situation a été exacerbée par un gouvernement de transition en place depuis le mois d'août qui a laissé la situation économique se détériorer, les prix des articles de base monter en flèche, certaines pénuries s'installer.

« Mme Gandhi a su attaquer ses adversaires, le parti *Janata* et le parti *Lok Dal*, sur leurs points faibles : leurs divisions et leur incapacité à assurer au pays un gouvernement stable. Elle savait exactement quel type de gouvernement elle voulait. En face, il n'y avait que zizanie et

ambiguïté. C'est pourquoi le peuple a voté pour elle. Elle avait de plus l'avantage d'être connue dans tout le pays, ayant été premier ministre durant onze ans, à une époque où son parti avait donné d'elle l'image d'une personne qui se soucie avant tout des plus défavorisés. »

Une immense responsabilité

« Cela veut-il dire que le peuple indien a voté pour la dictature ? demande dans son éditorial du même numéro, Rajmohan Gandhi. Je ne crois pas. Il a plutôt voté contre le *Janata* et son incompetence car il veut un gouvernement qui gouverne. »

Rajmohan Gandhi, qui était lui-même candidat dans l'Etat de Madhya Pradesh et

a dû concéder la victoire à un représentant du parti du *Congrès (I)*, rappelle que le parti *Janata*, « né en prison », acclamé par les masses indiennes en 1977, mais ayant échoué dans sa tâche aux commandes de l'Etat, est privé de sa charge, mais non de ses responsabilités.

« Contrairement à la plupart des hommes politiques, poursuit Rajmohan Gandhi, le peuple indien sait oublier et pardonner. Mais il sait aussi quand et comment il faut humilier les puissants. Il vient de confier à Indira Gandhi une immense responsabilité. Nous lui adressons tous nos vœux pour cette tâche.

« Espérons seulement qu'elle ne considérera pas sa victoire comme une justification de tout ce qu'elle a fait au cours des cinq dernières années. Si elle a été élue, c'est pour un ensemble de raisons : sa réputation de compétence, les faiblesses du *Janata*, l'agitation à travers le pays, la douloureuse ascension des prix, etc. Mais ce serait une erreur de sa part de croire que l'opinion indienne approuve sa façon d'exercer le pouvoir ou continuera de la suivre si elle bafoue à nouveau les droits démocratiques. »

TEL QUEL

Le témoignage d'une Polonaise

Il y a vingt-cinq ans, j'ai fait avec ma famille un pèlerinage au camp d'Auschwitz. Par milliers, pendant la guerre, des êtres humains en ont franchi le seuil, pénétrant dans un monde de souffrances horribles et voués à une mort atroce. Nous avons parcouru en silence les lieux de ce martyr. A un moment donné, un murmure a attiré notre attention : c'était de jeunes Allemands qui, tout en priant, travaillaient près des baraquements. L'un de nous a laissé tomber une remarque pleine d'amertume : « C'est avec cette mascarade qu'ils espèrent expier les atrocités de leurs compatriotes ? » Nous nous sommes regardés, unanimes : jamais nous ne pourrions pardonner.

Les années ont passé. Le cardinal polonais Stefan Wyszynski et tous ses évêques ont envoyé au peuple allemand une lettre qui disait en substance : « Nous vous pardonnons et nous vous demandons pardon ». C'était une démarche que nous trouvions difficile à comprendre et à admettre. Cependant, par fidélité aux dirigeants de notre Eglise, nous l'avons appuyée. Mais les rancunes n'ont pas disparu et elles nous rongent encore.

Me voici à Caux. C'est la première fois que je suis avec des Allemands à table, à la cuisine, en promenade, pendant les instants de recueillement et de prière. J'écoute ce qu'ils disent.

Ici, à la lueur de l'étoile de Bethléem, j'ai entrevu la possibilité d'une réconciliation et j'ai senti naître l'amour en moi. Entre nous, un pont d'amour a été jeté, parce qu'ici des gens de tous les pays vivent selon l'Evangile et par la prière. Nous faisons partie d'une même famille, nous marchons vers le même but, suivant une route jalonnée des mêmes principes. Telle est l'expérience que j'ai faite, et la conviction que je rapporte d'ici. Merci à tous ceux qui ont contribué à ce cadeau si précieux : j'y vois la preuve de l'avènement d'un monde meilleur.

Groupe allemand d'Expiation d'Auschwitz, vous avez aussi joué votre rôle. Nous avons besoin les uns des autres. Mon cœur et mon foyer vous sont ouverts.

Je demande pardon (cette phrase a été prononcée en allemand), à tous les Allemands présents de la haine que je leur est portée, haine qui, aujourd'hui, m'a quittée.

Une Polonaise à Caux

Le sang de l'espoir

Un plaidoyer pour la vie

Samuel Pissar a douze ans quand les troupes de choc nazies refoulent l'armée soviétique installée dans sa ville natale de Bialystok après le partage de la Pologne conclu entre Hitler et Staline. Aussitôt, la chasse aux Juifs est lancée et l'anéantissement de leur race se poursuit méthodiquement. Le père de Samuel est torturé puis exécuté par la Gestapo. Sa mère, sa sœur et lui seront entassés dans un des convois qui alimentent les camps d'extermination de Treblinka, Maidanek et Auschwitz. Ces troupeaux de bagnards coupables d'appartenir à la race du Christ seront à plusieurs reprises triés pour alimenter soit les chambres à gaz, soit les travaux forcés au service de l'armée du III^e Reich.

Mais Samuel devait survivre, le plus jeune rescapé, sans doute, des camps de la mort. Une inspiration subite de sa mère dirige d'abord le gamin du côté des hommes... qui ont une chance de survivre pour travailler. A plusieurs reprises, ensuite, c'est lui qui fera — par sa présence d'esprit ou par miracle — jouer l'aiguillage du côté de la survie.

Dans la retraite des armées nazies, il finira par s'évader avec ses deux plus chers amis et se cachera dans les bois jusqu'à l'apparition d'un soldat noir américain surgi de la tourelle de son tank...

Le sang qui a coulé de ses plaies, le sang des martyrs qui l'entouraient, Pissar en fait « le sang de l'espoir » et il écrit : « L'incohérence, la dislocation, la peur qui se répandent à nouveau sur l'univers, me donnent le sentiment d'avoir vécu l'avenir. Or, je n'ai pas seulement le ferme espoir que notre monde survive aux épreuves qui s'annoncent, j'en ai la volonté personnelle. Les passions, les ravages qui pèsent sur nous aujourd'hui restent terriblement lointains, froids et impersonnels dans la politique. Il y manque cette vérité nue que je connais corps et âme... D'où cet ouvrage. » (1)

Descente aux enfers

Cet ouvrage, c'est, après la descente aux enfers, le récit passionné de la résurrection d'un homme qui se sent appelé à s'engager corps et âme pour conjurer les périls mortels qui menacent l'espèce humaine.

C'est un plaidoyer pour l'espoir, pas pour une espérance aveugle et un optimisme insouciant. La passion de l'auteur oblige le lecteur à s'engager lui aussi.

Ses études secondaires terminées en Australie, Samuel Pissar poursuivra sa formation aux Etats-Unis, à l'université de Harvard. Dans sa thèse de doctorat en droit sur « Les aspects juridiques des échanges Est-Ouest », il lance son idée maîtresse de coopération économique entre les deux grandes puissances qui ont su s'allier pour vaincre le nazisme.

Citoyen du monde

Polonais par sa naissance, juif par sa lignée, citoyen des Etats-Unis d'Amérique par décision spéciale du Congrès, Européen par conviction, Samuel Pissar est un citoyen du monde, acharné à démanteler les antagonismes idéologiques, les appétits de puissance impériale, et les confrontations suicidaires qui en découlent.

Installé à Paris comme avocat international, Pissar est devenu l'ami et le conseiller de chefs d'Etat et de personnalités de la politique et des affaires. Mais il sait bien que les stratégies les plus sages ne suffisent pas à renverser les murs de l'égoïsme, de l'ambition et du fanatisme totalitaire.

Il sait que rien d'efficace ne se fera sans le changement des mentalités et que les dirigeants aussi peuvent changer... « L'ennemi, écrit-il, est à l'intérieur de chacun de nous. Il s'agit de l'incapacité à créer une volonté commune... qui nous permettrait d'attaquer les vrais problèmes, universels ou locaux, à l'Est et à l'Ouest, au Nord et au Sud, dans un monde qui ne fait plus qu'un.

« Le problème pour chacun, en conscience, est de savoir si nous saurons chasser la paralysie et la peur que nous inspire le caractère inconnu des forces auxquelles nous devons faire face, et si nous retrouverons la volonté acharnée, biologique, de survivre... le sang de l'espoir. Cette volonté animale a toujours été la racine de la condition humaine, mais nos sociétés, pendant le bref espace des deux derniers siècles, ont eu le privilège de pouvoir l'oublier. Elles ont, avec aisance, dominé et exploité un monde passif. Ce répit est parvenu à son terme.

« Si notre société n'a pas l'audace d'opérer les réformes qui visent à déraciner les antagonismes, classe contre classe, génération contre génération, sexe contre sexe, race contre race, région contre région, alors nous finirons nos jours sur cet archipel des camps et des goulags auquel il s'agit justement d'échapper. »

Les armes de la paix

L'auteur fait ensuite le tableau d'un monde qui a dépensé en un an — en 1978 — deux milliards de francs pour l'achat de nouvelles armes... tandis que l'aide totale aux populations déshéritées de la planète n'atteignait que 4 % de cette somme !

Le centre de cet effort insensé d'armement, c'est la compétition nucléaire Est-Ouest qui aurait permis, en 1978, aux Etats-Unis de détruire 25 fois l'U.R.S.S. tandis que l'Union Soviétique avait les moyens d'anéantir l'Amérique au moins 15 fois... Comment sortir de cette compétition démentielle ? Pour Pissar, l'obsession des maîtres du Kremlin, c'est « la prise en tenailles entre deux fronts, l'arsenal atlantique à l'Ouest et une Chine, innombrable et réarmée, à l'Est ».

Et l'auteur continue : « La Russie ne peut être désormais conquise (je préférerais dire « transformée ») que par une étroite intégration économique avec le monde extérieur. L'avènement d'un respect progressif des droits de l'homme sera, c'est ma conviction, l'inévitable corollaire de cette intégration... Ou bien nous poussons l'U.R.S.S. à engager ses ressources, ses moyens et ses hommes dans la construction de ses instruments de conquête et de défense, en escomptant qu'elle s'y épuise et que nous resterons spectateurs, à l'abri. Ou bien nous faisons tout pour aider, au contraire, la Russie à comprendre son intérêt, à changer l'allocation de ses ressources et à s'attaquer sérieusement aux problèmes humains qui, chez elle comme pour nous, déterminent son avenir... Il faut choisir. »

Pour notre part, nous ne pouvons pas nous fier aux seules vertus de la coopération économique : la coexistence ne supprime pas la compétition idéologique. Les événements actuels d'Afghanistan devraient nous rappeler que, pour épargner au monde un nouvel holocauste, nous devons aux pays de l'Est notre entière coopération dans la révolution morale et spirituelle de tous les hommes.

Philippe Schweisguth

(1) *Le Sang de l'Espoir*, de Samuel Pissar, Robert Laffont, éd.

Naissance d'une loi

Péripéties autour d'un mot

Voici le récit, tel qu'il a été fait à Caux, d'un spécialiste suisse de la formation professionnelle :

Au cours de l'année écoulée, le peuple suisse a dû se prononcer par référendum sur une nouvelle loi concernant la formation professionnelle et l'apprentissage.

Lors de la mise au point de ce projet de loi, j'ai été élu membre d'une commission chargée de sa rédaction en tant que spécialiste de la formation des monteurs-électriciens. Le préambule de la nouvelle loi soulignait entre autres que les employeurs qui engageaient des apprentis devaient s'occuper non seulement de leur formation pratique, mais aussi de leur éducation. Avant la première réunion de cette commission, je pris un moment de réflexion et notai ce que je pensais du projet : « Il ne suffit pas d'affirmer que l'employeur doit s'occuper de l'éducation de ses apprentis. Il faut aussi préciser les buts de cette éducation : la ponctualité, le travail bien fait, le sens des responsabilités, l'indépendance d'esprit et d'action, l'esprit d'équipe, l'honnêteté. »

A la réunion de la commission, lorsque fut abordée la question des buts, je donnai lecture des idées que j'avais notées. Le secrétaire de la commission me répondit aussitôt : « La proposition est bonne, sauf pour ce qui est de l'honnêteté. » Il s'ensuivit une longue discussion que le président trancha en affirmant que la notion d'honnêteté devait figurer sur la liste des principes pédagogiques de la nouvelle loi.

Le texte fut alors soumis aux responsables des écoles d'ingénieurs et des écoles professionnelles, aux syndicats patronaux et ouvriers, aux autorités pédagogiques de tous les cantons et aux chambres de métiers. A chaque discussion, le principe d'honnêteté était récusé et je devais chaque fois me battre pour convaincre ces hommes de son importance, à tel point que je me demandai pourquoi se manifestait une telle opposition contre ce principe. La réponse était pourtant bien simple : si, en tant qu'employeur, je veux enseigner l'honnêteté à un apprenti, je ne peux le faire avec succès que si je suis honnête moi-même, ou si je répare les malhonnêtetés que j'ai pu commettre.

Au bout de quatre années, la dernière réunion de la commission fut convoquée à Berne. Le président en était le représentant de l'office général de la formation professionnelle. En lisant le texte du projet final, je découvris aussitôt que le mot d'honnê-

teté avait de nouveau été rayé. La seule chose qui me restait à faire était d'aller dire au président, avant la réunion de la commission, les raisons pour lesquelles j'étais tellement attaché à ce principe. Ce qui n'était pas si facile, car cela impliquait que je lui fasse part de malhonnêtetés dont je m'étais rendu moi-même coupable.

Il avait suivi toute la lutte que j'avais menée au cours des différentes consultations. Après avoir écouté mon histoire avec attention, il tira de sa serviette un document, le dernier projet en date : l'honnêteté y figurait à nouveau. Me voyant étonné, il me dit : « J'ai décidé de réintroduire dans le texte le terme d'honnêteté et je me battrais pour qu'on l'y garde, car je suis venu à la conclusion qu'on a besoin d'honnêteté dans le monde de la formation professionnelle. Surtout depuis que, ces dernières années, des scandales bancaires et des affaires d'espionnage ont prouvé le mal que la malhonnêteté peut faire dans notre pays. »

Le président tint parole. En août 1978, le conseiller fédéral compétent a apposé sa signature sur un texte où l'honnêteté figurait parmi les buts officiels de la formation professionnelle en Suisse.

Voici l'histoire personnelle que j'avais racontée au président de la commission :

Lorsque Werner, mon fils aîné, dut choisir un métier, il décida de devenir horticulteur. Lorsque je demandai à un pépiniériste du voisinage s'il serait disposé à prendre un apprenti, il me dit non, car il venait d'en renvoyer un qui avait menti et volé. Je lui répliquai que ce n'était pas une raison pour ne plus en engager et lui dis qu'il m'avait été recommandé par le directeur des jardins de ma ville. Il accepta alors de prendre mon fils, à la condition que je puisse lui promettre qu'il n'était ni menteur, ni voleur. Je me trouvais alors fort embarrassé car c'était précisément le problème de mon fils. Si je lui disais la vérité, il ne le prendrait pas, je pouvais donc bien mentir par nécessité, pour le bien de mon fils. Je lui affirmai avec conviction : « Werner n'est ni menteur, ni voleur. » Il accepta alors de le prendre en apprentissage.

Quelque temps plus tard, je reçus une lettre de mon fils : « Papa, viens me chercher. Le métier ne me plaît pas. Je préfère travailler comme manœuvre dans ton entreprise. » Je l'encourageai, dans ma réponse, à tenir bon, lui expliquant que



dans un nouveau métier, les débuts sont toujours difficiles.

Werner écrivit alors à notre pasteur, lui demandant de me convaincre de le ramener à la maison. Les efforts du pasteur furent vains, tout comme ceux d'un ami syndicaliste auprès duquel Werner avait également fait une démarche. Il m'écrivit à nouveau : « Papa, si tu ne viens pas, je me donne la mort. »

En réfléchissant à tout cela, il m'est venu alors une pensée très claire : « Toute cette affaire a commencé par un mensonge de ta part. Il faut que tu remettes les choses en ordre. »

Le lendemain, le cœur lourd, je me suis rendu chez le pépiniériste, je lui ai dit que je lui avais caché la vérité et je lui ai demandé pardon. « Werner est fait pour ce travail, me dit-il. Il s'y donne de tout cœur. A ma connaissance, il n'a jamais menti ni volé. »

Werner ne sut pas à l'époque que j'avais fait cette démarche : je ne lui ai raconté que plus tard. Mais peu de temps après cette franche explication avec son patron, je reçus une nouvelle lettre de lui : « Papa, j'éprouve maintenant de la joie à mon travail et j'aimerais viser à être le premier à l'examen de fin d'apprentissage. »

C'est ce qui s'est passé. Il est devenu chef-jardinier, puis conseiller horticole et maintenant, il est professeur à l'Ecole nationale d'Horticulture.

Cela m'a fait comprendre que les parents dressent souvent des barrières sur le chemin de leurs enfants, mais qu'avec l'aide de Dieu et en se mettant à son écoute, ils voient se produire des miracles.

Ernst Grossmann

La session d'hiver à Caux

Une neige abondante — une fois n'est pas coutume — a accueilli les participants à la conférence d'hiver à Caux : une centaine d'Allemands, quarante Français, de nombreux étudiants et jeunes travailleurs, des familles entières, des réfugiés d'Indochine. L'Afrique australe était représentée par six Rhodésiens, quatre Sud-Africains et une personne du Swaziland.

Nombreux étaient aussi les jeunes entre douze et seize ans, qui ont participé joyeusement aux diverses activités de la maison, de la pâtisserie à la garde d'enfants, du laboratoire photographique à l'économet.

« Ici, disait l'un d'eux, on ne vous dit pas ce que vous devez faire, on vous laisse le découvrir par vous-même. »

La famille Lisiecki, du Pas-de-Calais, a offert un concert spirituel sur des textes d'Évangile avant d'aller le donner au temple de Chailly, près de Lausanne.

Plusieurs groupes ont été accueillis pour une journée à Caux, en particulier vingt-et-un enseignants métis du Cap et des jeunes Norvégiens qui avaient participé à une retraite œcuménique à Lausanne.

Dans la vallée d'Aoste

Désirant faire connaître à leurs concitoyens de la vallée d'Aoste la version italienne du livre de Charles Piguet et Michel Sentis, *Ce monde que Dieu nous confie*, un ancien officier des douanes italiennes et sa femme ont décidé de passer à l'action. Ayant obtenu l'accord de l'éditeur et sollicité le concours du cardinal Pellegrino, ancien archevêque de Turin, ils ont organisé, le 18 janvier, une réunion publique dans la Grande Salle Ducale de la municipalité. Le

cardinal ayant dû renoncer à venir au dernier moment, ce sont les deux auteurs qui ont animé cette soirée sur le thème prévu : « L'espérance et le quotidien » devant une salle comble.

Opération ville propre

Mme Mangopé, épouse du premier ministre du Bantoustan du Bophutatswana, en Afrique du Sud, avait participé l'an dernier aux rencontres de Caux. Non seulement en a-t-elle rendu compte aux femmes des autres ministres, mais elle les a mises au travail : au cours d'une opération « ville propre », Mme Mangopé et ses « collègues » ont nettoyé les rues de la capitale, Mmabatho, de tous les détritrus, sacs en plastique et boîtes de conserve qui les encombraient et dont tout le monde se plaignait.

Rhodésie : le pardon à l'ordre du jour

Au moment de la signature des accords de Londres sur la Rhodésie, un camp de dix jours s'est tenu dans la ferme de Coolmoreen, près de Gwelo, qui est devenue depuis un an le centre d'action du Réarmement moral dans ce pays. La ferme est située à moins d'un kilomètre d'une zone où était appliqué le couvre-feu et à la même distance d'une base aérienne.

Les participants rhodésiens étaient naturellement très conscients des nouvelles responsabilités qui incombaient à leur peuple à l'approche des élections de février et de l'indépendance. Si le pardon et la réconciliation sont nécessaires à l'échelle du pays, pensaient-ils, il faut aussi qu'ils deviennent réalité parmi les jeunes rassemblés à Coolmoreen. Plusieurs d'entre eux ont témoigné des décisions

qu'ils avaient prises dans ce sens. Un jeune Shona, élevé dans le cadre strict de sa tribu, a affirmé renoncer à la haine envers les blancs, qui avaient maltraité son père en prison. Mais il s'excusa aussi auprès des représentants de l'autre grande tribu du pays, les Ndebeles, de les avoir haïs « au point de ne pas vouloir qu'ils aient une part du pouvoir ».

Apprendre à connaître les coutumes et les mentalités des autres groupes ethniques a constitué un facteur important tout au long de la rencontre. « Nous péchons souvent par ignorance, a déclaré à ce sujet une Sud-Africaine, mais souvent nous choisissons l'ignorance. »

La délégation sud-africaine comptait aussi bien des étudiants en théologie de l'université de Stellenbosch, haut-lieu de la culture boer, que des jeunes de Soweto dont deux ont purgé des peines de prison après les émeutes de 1976.

Réunion de travail

Une séance de travail a réuni, les 19 et 20 janvier, quatre-vingts responsables français du Réarmement moral à la maison de Watteville, à Boulogne-Billancourt.

Le premier jour, on a entendu notamment les témoignages de deux ingénieurs qui ont relaté les changements qui se sont opérés dans leurs entreprises respectives à la suite des positions qu'ils avaient prises sur le plan de l'honnêteté. « Ma plus grande peur, a conclu l'un des deux intervenants, c'est que parfois nous n'osions pas appliquer nos convictions, que nous n'osions pas les diffuser. »

Quelques-uns des nombreux jeunes présents à la rencontre ont dit avec simplicité les raisons de leur attachement au Réarmement moral. Une lycéenne a déclaré qu'après avoir décidé avec une camarade d'arrêter de tricher, « la tricherie, même si

elle n'a pas totalement cessé, n'est plus considérée comme normale dans la classe ».

Le mime et chanteur Michel Orphelin a donné une lecture animée du spectacle qu'il est en train de préparer sur la vie de saint François. Ce spectacle, qui a d'abord été écrit et réalisé dans sa version anglaise, a été adapté en français et devrait être prêt à partir de l'été.

Mme Laure en Inde

Nous avons annoncé, dans un précédent numéro, le voyage autour du monde entrepris à l'âge de quatre-vingts ans par Mme Irène Laure, ancienne secrétaire des femmes socialistes françaises.

Au cours de son séjour en Inde, Mme Laure s'est entretenue avec des dirigeants de l'industrie et de la politique à Panchgani, Pune, Bombay, Delhi, Jamshedpur et Calcutta.

Après quelques semaines à Sri Lanka, elle s'est rendue en Australie pour une conférence du Réarmement moral. Elle y rencontrera des délégués venus des îles du Pacifique, notamment de Nouvelle-Calédonie et des Fidji.



Mme Laure

Notre revue a déjà, à plusieurs reprises, abordé le sujet de l'écoute intérieure, cette discipline autour de laquelle Frank Buchman – et le Réarmement moral à sa suite – a cherché à recentrer la vie des hommes.

Jean-Jacques Odier tente dans ces pages de cerner de plus près les aspects pratiques de ce qui, pour certaines personnes, est devenu un important rendez-vous quotidien.

Un rendez-vous quotidien

par Jean-Jacques Odier

J'écris ces lignes avec le sentiment qu'elles s'adressent tout d'abord à moi-même. L'écoute intérieure : on a beau avoir adopté depuis de longues années la pratique de la méditation matinale, telle que Frank Buchman l'a remise à l'honneur, on n'en a pas moins besoin de réapprendre toujours à écouter.

Pour beaucoup de gens, croyants et non croyants, la méditation apparaît comme une perte de temps ou une discipline quelque peu ascétique héritée d'une tradition religieuse désuète. L'homme moderne n'a-t-il pas dépassé ce stade ? N'est-il pas capable, par son intelligence, par la somme de connaissances qu'il s'est acquises sur tous les plans, de diriger sa barque sans aucun recours artificiel ou extérieur ? Je défie quiconque de n'avoir pas, à un moment ou à un autre de son existence, écouté cette sirène de l'orgueil. Et pourtant, cette assurance de l'homme d'aujourd'hui, en particulier de l'intellectuel, est démentie par les faits : par le nombre des cas de névrose et de dépression que nous voyons autour de nous ; par l'insécurité croissante qui hante secrètement la vie de tant de personnes... Le moindre échec suffit parfois à transformer un jeune faraud en un être misérable et tourmenté.

Nous avons demandé à plusieurs personnes de nous dire en quelques mots ce que le silence matinal leur a apporté. Ces témoignages nous aident à répondre aux nombreuses questions que l'on se pose lorsqu'on aborde ce sujet. Peut-être aideront-ils aussi quelques personnes à saisir cette dimension supplémentaire qui peut être donnée à leur existence.

1 En quoi cette pratique changerait-elle ma vie ?

Le silence matinal est-il une nécessité absolue ? Ceux qui le pratiquent sont-ils plus efficaces ou plus avancés spirituellement que les autres ? On ne peut jamais se situer par rapport à autrui. Mais on peut faire, chacun pour soi, cette expérience nouvelle. Une correspondante nous écrit :

- « Le silence a donné un sens à ma vie :
- il m'a permis de voir clair en moi, de devenir consciente de mon égoïsme, de mon orgueil ;
 - il m'a inspiré les pardons à demander, les malhonnêtetés à redresser, les moyens (même matériels) pour me faire rencontrer d'autres personnes vivant les mêmes difficultés que celles qui ont été les miennes ;
 - il m'a donné la foi : si j'obéis à ces pensées du matin, il se passe tant de choses extraordinaires, par des pensées qui semblent parfois banales, que je me sens guidée par quelqu'un de supérieur ;
 - il m'a donné confiance : confiance en l'avenir, confiance en moi, dans la mesure où je ne suis qu'un instrument ;
 - il m'a donné la joie : joie de pouvoir être utilisée pour apporter un peu de paix là où elle manque, autour de moi ;
 - il m'a donné la liberté : j'étais emprisonnée par la crainte de ce que l'on pouvait penser de moi.
- Le silence du matin, s'il m'a appris à écouter Dieu, m'a appris aussi à écouter les autres, autrement qu'avec une oreille distraite, pour essayer de les comprendre, de les aimer.
- Il m'a apporté le calme, la sérénité, la paix, et m'a retiré cette envie d'avoir toujours les mains occupées pour éviter de penser.
 - Le partage en ménage, après ce silence, a apporté à notre amour, en quelques jours, plus que vingt ans de vie conjugale, heureuses pourtant. »

Tout le monde ne trouvera pas, de façon aussi spectaculaire, la réponse à ses aspirations. Certains cheminements sont plus ardues, certains tunnels semblent interminables. Nous y reviendrons plus loin.

Nous ne pouvons pas non plus juger du bien-fondé de cette expérience seulement par rapport à nous-mêmes. Peut-être

Un livre à lire :

LA DYNAMIQUE DU SILENCE
de Théophile Spoerri, Editions de Caux

n'y trouverons-nous personnellement aucun profit, mais – qui sait ? – nos proches risqueraient de nous trouver plus faciles à vivre !

2 N'est-ce pas le suicide de l'intelligence ?

Nous prenons parfois pour acquis que les pensées que peut nous dicter notre conscience s'opposent aux impératifs de notre intelligence. N'est-ce pas forcément par le canal de cette dernière que notre conscience nous parle ? Mais cette intelligence doit être purifiée, dépouillée de son aspect uniquement rationnel et mécanique ou, au contraire, approfondie au-delà de ces réactions épidermiques que nous nommons si souvent intelligence. Le silence nous aide à opérer ce dégraissage si nécessaire.

L'expérience que décrivait l'écrivain yougoslave Mihajlo Mihajlov de sa cellule de prisonnier et que lui inspiraient aussi les témoignages d'autres intellectuels de l'Est ayant subi les mêmes épreuves est, à cet égard, très significative. « Si l'homme... se met au-delà de tout contrôle rationnel à suivre la voix qui se fait entendre au plus profond de lui-même, écrivait-il, il voit alors s'ouvrir d'elles-mêmes des routes qui conduisent *non seulement à tout ce qu'il croyait avoir abandonné pour suivre cette boussole intérieure*, mais aussi à l'accomplissement de ses aspirations les plus secrètes. »

3 Peut-on réfléchir sur commande ?

L'homme n'aime pas naturellement domestiquer son esprit. Epris de liberté, il n'aime pas s'imposer une discipline régulière et surtout à heure fixe. Celle que représentent ses huit heures de travail quotidien lui suffit déjà bien. Le moment de silence journalier n'est pas une corvée supplémentaire. Tout au contraire, ce doit être une occasion de détendre ses « muscles » cérébraux en allant au-devant de l'impondérable et de l'inattendu. Rien ne sert de se crispier sur tel ou tel souci ou telle préoccupation. Accepter le vide, l'inconnu, le décousu, l'explicite, voire le ridicule.

Après s'être ainsi rendu disponible à la voix intérieure – ce qu'un ami commerçant appelait savoureusement « entrer en recueillement », rappelant sans doute le sérieux qu'un novice met à entrer en religion – on est davantage prêt à aborder ou à s'imposer certains thèmes de réflexion, sur soi-même, son entourage, ses occupations, son pays, l'évolution du monde, que sais-je ? Après le saut dans l'inconnu, la pensée peut mieux se resserrer, se canaliser.

Le témoignage que m'a envoyé un jeune Lausannois me paraît à cet égard très symptomatique. Il vient, comme il dit lui-même, de « faire l'expérience du moment de silence » :

« Tout d'abord, écrit-il, une foule de pensées vinrent pêle-mêle, me disant toutes ou que ça ne marcherait pas ou que ça ne servait à rien... Puis, tout se calma d'un coup, faisant place au néant le plus complet. Il y avait enfin la place pour les pensées et les directives de Dieu. Je commençais donc à écrire... Je loue le Seigneur de ce qu'Il m'ait permis de découvrir le moment de silence. A travers celui-ci, je trouve beaucoup de bénédictions, mais aussi des choses qui ne me font pas plaisir et auxquelles je désirerais ne pas repenser. Mais je suis convaincu qu'il faut passer par là pour trouver cette honnêteté absolue avec moi-même et envers les autres. »

4 Pourquoi le matin ?

Beaucoup d'obstacles se conjugent pour rendre malaisée l'écoute intérieure. La journée d'un homme d'aujourd'hui est marquée par une série de contraintes, par des pressions extérieures, un bruit constant et un va-et-vient rendant aléatoire toute retraite solitaire. Pour beaucoup, le seul moment privilégié est celui qui précède l'éveil de la vie collective. Se lever plus tôt – ce qui veut souvent dire aussi : se coucher plus tôt – est parfois dans la vie d'un individu la décision la plus coûteuse, mais la plus bénéfique. En écrivant ces mots, je me sens moi-même visé. Dans les noirs matins de l'hiver, s'arracher du lit, c'est chaque fois se faire violence.

Nombreux sont ceux qui doivent partir tôt le matin : le temps qu'ils réservent ainsi au silence a quelque chose de plus héroïque. Mais je repense avec un sentiment exaltant à ces rencontres de six heures du matin où, dans un café de la Porte Clignancourt, à Paris, j'ai eu l'occasion d'échanger les pensées du recueillement avec un contremaître et un ingénieur du métro ainsi qu'un membre de la direction de la S.N.C.F. Ce dernier a dit par la suite qu'il avait puisé dans le silence matinal et dans ces échanges l'impulsion nécessaire à l'action constructive qu'il a pu mener dans ses relations avec les syndicats.

Un professeur lyonnais nous écrit : « Le moment de silence doit être pris chaque jour avant tout le reste, sinon, c'est justement « le reste », c'est à dire ma vie, qui en pâtit, celle-ci n'ayant alors qu'une simple dimension matérielle, sans plan directeur. »

5 Pourquoi tous les jours ?

Chaque jour est une nouvelle naissance. Voir la vie ainsi est l'antidote à la morosité. Pour chaque jour, nous avons besoin de déceler quelles sont nos priorités, au cœur même de ce qui forme, bon gré, mal gré, la trame, routinière ou non, de notre existence. Il y a aussi une vertu à l'effet cumulatif. L'arbre ne porte pas souvent de fruits la première année !

6 Pourquoi écrire ?

En m'observant moi-même et en observant les autres, je suis arrivé à cette conclusion : la résistance à mettre noir sur blanc les pensées qui nous viennent dans le silence est proportionnelle à notre orgueil. Nous transcrivons volontiers le résultat de notre réflexion logique, mais beaucoup plus difficilement ce qui est l'injonction de notre cœur ou un message qui pourrait venir d'au-delà de nous-mêmes. Simple pudeur ou modestie, diront quelques-uns. Peut-être. Mais il y a aussi le refus de ce qui pourrait nous faire imaginer que nous « prenons sous dictée ». Que nous nous mettons aux ordres d'un supérieur.

Mais l'écriture a bien d'autres avantages : elle vient utilement au secours de notre mémoire, facilement sélective à la longue ; elle permet de dégager l'esprit pour la pensée suivante ; elle contribue à la clarté, à la concision. Le conseil du père Gratry, cet oratorien du XIX^e siècle, me revient souvent à l'esprit : « Écrivez pour mieux écouter le Verbe et pour conserver Ses paroles. Supposez toujours qu'aucun homme ne verra ce qui vous est ainsi dicté. »

7 Que faut-il faire quand rien ne vient ?

Surtout : persévérer. Sinon, l'expérience ne vaudrait pas la peine d'être tentée.

La pauvreté du silence est parfois l'indice de notre résistance à accepter de nous voir tels que nous sommes, le reflet du déchirement de notre moi intérieur ou du mur que nous avons érigé entre Dieu et nous. Ce mur, alors, doit être abattu. Il peut parfois l'être instantanément, par notre abandon à la volonté de Dieu. Parfois, cette démolition demandera une longue patience.

Mais la pauvreté peut être aussi prometteuse. Elle nous révèle notre vraie nature : nous sommes sans justification, nous n'avons rien à défendre. « Peut-être même à cause de cette pauvreté, nous écrit une femme d'ingénieur, je me sens beaucoup plus dépendante, beaucoup plus disponible à Dieu. » Et le Père Leclerc écrit dans *Sagesse d'un Pauvre* : « Notre néant, s'il est accepté, devient l'espace libre où Dieu peut encore créer. »

8 Est-ce Dieu qui me parle ?

On rencontre autour de soi les deux types d'homme : celui qui répète avec assurance : « Dieu m'a dit... », « Dieu me conduit à faire ceci ou cela » ; et l'autre qui se veut méfiant :

« Dieu ne me parle pas comme ça », ou alors « Dieu est trop grand pour s'intéresser à la petite vermine que je suis. »

La vérité réside sans doute dans le vaste champ qui sépare ces deux attitudes. Est-ce Dieu qui nous inspire, ou notre propre jugeote, ou même notre esprit retors qui sait présenter le pire sous de chatoyants atours ? Nous ne le saurons peut-être jamais. Ou plutôt, si, de temps en temps : parfois le calme se fait en nous, la route s'éclaire, et nous savons que notre pauvre naturel n'aurait pas, à lui seul, livré passage à de telles certitudes.

9 Et si je ne crois pas en Dieu ?

Ayant, en maintes occasions, côtoyé des agnostiques pour qui l'expérience du silence a été comme une ancre dans leur existence, je suis convaincu que cette pratique n'est en aucune façon réservée aux croyants. Chaque être peut décider de confier les instants de sa vie, de sa journée, à l'idéal qui l'habite : il l'appellera selon son cœur les forces du bien, la voix intérieure, le moi profond... Qui sommes-nous pour estimer que notre démarche a plus de valeur à partir du moment où nous appelons notre interlocuteur par son Nom ?

10 Quels sont nos points de repère ?

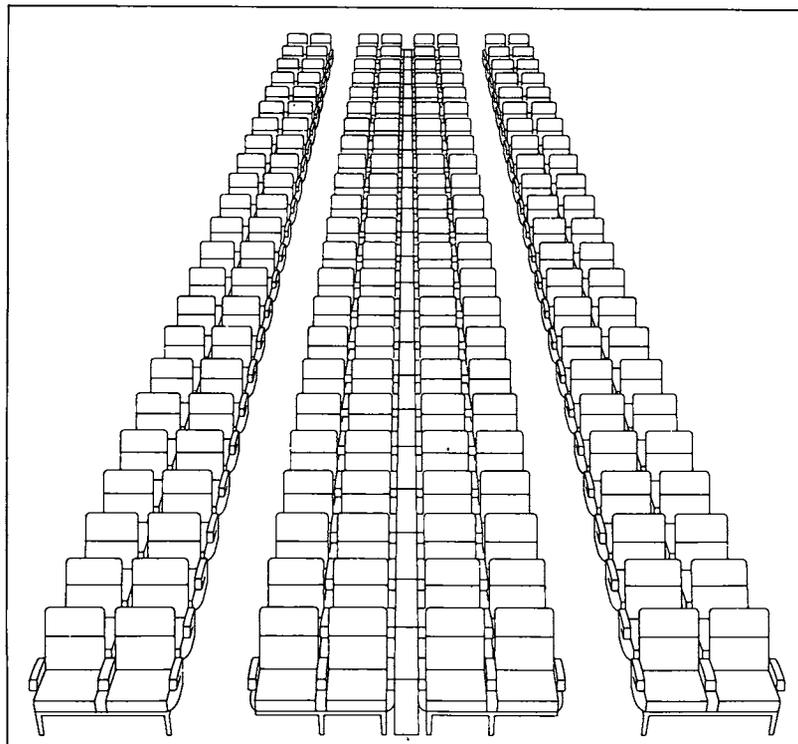
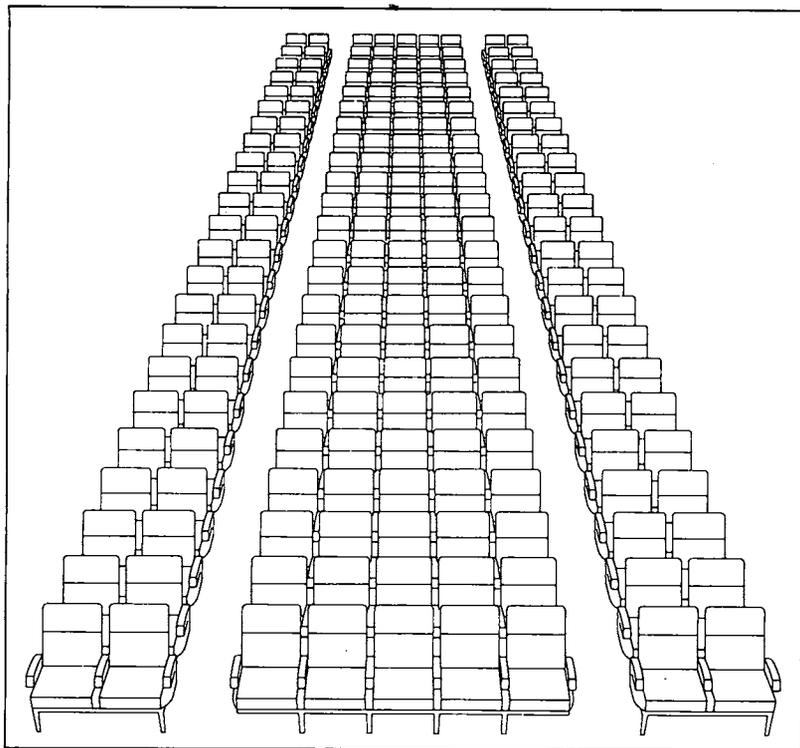
Les pensées qui émanent du silence sont-elles vérifiables ? Ne bâtissons-nous pas sur des velléités subjectives ? Frank Buchman a toujours recommandé d'éprouver les pensées qui nous viennent à l'aide des principes moraux que nous essayons d'appliquer à notre existence. Il suggère aussi que nous nous confions à des amis sûrs.

Un ouvrage paru dans le sillage du Renouveau charismatique (1) nous donne une illustration très parlante. L'auteur évoque un port italien dont l'accès quelque peu malaisé est marqué par trois balises. Lorsque les trois tours sont alignées, le navigateur sait qu'il peut s'engager sans danger dans le chenal. Dans le domaine qui nous occupe, les trois balises sont selon l'auteur la Parole de Dieu, l'injonction de l'Esprit Saint et les circonstances. Lorsque ces trois lumières se confondent à l'horizon, nous savons, nous aussi, que la voie est libre.

Jean-Jacques Odier

(1) Bob Mumford, *La Direction divine*, Editions Foi et Victoire.

Cherchez les 23 différences.



La solution se trouve dans le texte ci-dessous.

Contrairement à d'autres compagnies aériennes, Swissair ne dispose que de 8 places par rangée dans ses DC-10-30 (au lieu de 9) et de 9 places par rangée (au lieu de 10) dans ses Boeing 747 B.

A bord d'un DC-10-30, par exemple, cela représente 23 sièges de moins. Autant de place gagnée au profit de votre confort. Vous l'appréciez certainement sur les vols long-courriers de Swissair vers le Proche, le Moyen et l'Extrême-Orient, vers l'Afrique, l'Amérique du Nord et du Sud: vous n'aurez qu'un seul voisin et davantage de liberté pour vos coudes. Si vous choisissez un siège au centre, vous bénéficierez en outre

d'une tablette bien pratique. Quel que soit le format de votre journal, vous pourrez le déplier sans peine. Et vous verrez nos films aussi confortablement installé qu'au cinéma.

Ce gain de place facilitant le service, le personnel de cabine est ainsi mieux à même de satisfaire vos désirs: les cocktails que vous commanderez - par exemple - seront préparés tout exprès pour vous (pas de pre-mixed drinks en portions).

Nous estimons en effet que les progrès techniques doivent profiter tout autant à nos passagers qu'à la compagnie. Si les avions gros porteurs

sont destinés à transporter un maximum de passagers, ceux de Swissair offrent d'abord un maximum d'espace à des passagers moins nombreux, mais qui savourent au maximum le plaisir de voler.

Toute la différence est là.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.